

HUBERT KRAINS
de l'Académie de langue et de littérature françaises

La Jeune Belgique

Collection de la revue « Le Thyse », Bruxelles

PARIS

Albert MESSEIN, Editeur, 19, Quai Saint-Michel

1932

PRIX : 5 FRANCS

1932

MLVN 04027

La Jeune Belgique

Discours

*prononcé au Banquet du cinquantième
anniversaire de la " Jeune Belgique "*

le 12 décembre 1931

*par M. Hubert Krains, Président de
l'Association des Ecrivains belges*

La France Religieuse

Journal

Publié par les Frères de la Doctrine Chrétienne

1844

N° 1

Paris

chez les Frères de la Doctrine Chrétienne

HUBERT KRAINS

de l'Académie de langue et de littérature françaises

La Jeune Belgique

Collection de la revue « Le Thyse », Bruxelles

PARIS

Albert MESSEIN, Editeur, 19, Quai Saint-Michel

1932

LIBRARY OF THE

UNIVERSITY OF TORONTO

La Jeune Belgique

1880

1880

Monsieur le Ministre,

Mesdames, Messieurs,

Par une belle après-midi du printemps de 1895 — pour parler comme les romanciers — quelques collaborateurs de la « Jeune Belgique », s'étaient réunis au « Vieux Château d'Or », rue Sainte-Catherine, pour fonder une nouvelle revue littéraire

qui allait s'appeler le « Coq Rouge ». Il y avait là Demolder, Verhaeren, Eekhoud, Delattre, Nautet et moi-même. On a souvent accusé le « Coq Rouge » d'avoir tué la « Jeune Belgique ». Je serais donc un de ses assassins et ma présence ici devrait paraître pour le moins paradoxale. Heureusement que mon excellent confrère et ami, Valère Gille, nous a expliqué tout à l'heure que la « Jeune Belgique » ne fut pas une revue comme une autre, que ce fut une revue impérieuse et débordante qui ne lâcha jamais ceux qu'elle avait marqués de son signe et dont l'action s'étendit même à des écrivains qui n'y collaborèrent guère. Je songe ici à ce prodigieux poète d'exception, à ce grand isolé que fut Max Elskamp qui vient de mourir en laissant une œuvre du plus rare mérite. S'il ne collabora qu'une fois à la

« Jeune Belgique », il n'en appartient pas moins au groupe d'écrivains qui sont sortis de celle-ci et où il trouva ses meilleurs amis et ses premiers admirateurs. Nul n'accueillit son premier livre avec plus d'enthousiasme qu'Albert Giraud, qui salua en lui « un vrai poète, dont l'apparition devait nous réjouir et nous faire chanter Noël ».

La « Jeune Belgique » fut le centre d'un vaste mouvement littéraire, la cristallisation de toute une série d'efforts qui, vers 1880, s'étaient manifestés un peu partout dans le pays, à Bruxelles, à Louvain, à Gand, à Liège, à Verviers. Ce fut un ardent foyer, à la fois sévère et accueillant, qui sut attirer à lui tout ce que la Belgique comptait à cette époque de débutants de talent. Les uns y restèrent, les

autres ne firent qu'y passer, mais tous profitèrent des principes que Max Waller avait proclamés et qu'il sut imposer.

Jusque là, nos écrivains, dont plusieurs furent estimables et quelques-uns éminents — il suffit de citer Pirmez et De Coster — avaient travaillé sans grande méthode, choisissant leurs modèles ou leurs parrains au petit bonheur dans la grande famille des écrivains de France. La « Jeune Belgique », elle, alla avec une grande sûreté vers les meilleurs et les plus vivants. C'étaient, à ce moment-là, principalement les parnassiens et les naturalistes. C'étaient surtout Baudelaire et Flaubert. Par eux, nous nous familiarisâmes avec le beau vers et la belle prose ; pour la première fois, la littérature fut considérée chez nous comme

un art, au même titre que la peinture et la sculpture, un art indépendant et difficile qui réclamait toutes les forces de ceux qui rêvaient de s'y distinguer.

Cet engouement pour les meilleurs écrivains français d'alors ne fut toutefois ni servile, ni irraisonné. Comme l'affirmait Camille Lemonnier, nous entendions rester nous-mêmes. Si, du point de vue littéraire, nous pouvions considérer la Belgique comme une province française, de la même façon que la Suisse romande et le Canada, nous ne voulions pas oublier que nous étions des Flamands et des Wallons, et c'est notre âme de Flamand et notre cœur de Wallon que nous entendions exprimer. Le rôle de la « Jeune Belgique » fut donc moins de provoquer des imitateurs que de faire surgir des personnalités. Elle incita ses collaborateurs à prendre conscience d'eux-mê-

mes, à s'inspirer de leur propre génie et de leur milieu. C'est ce qui explique la diversité de notre littérature et l'originalité que nous rencontrons chez les plus grands. C'est aussi ce qui devait causer ces luttes passionnées qui naquirent au sein même de la « Jeune Belgique » et qui la mirent souvent aux prises avec l'« Art Moderne », la « Société Nouvelle », la « Wallonie » et aboutirent à la création du « Coq Rouge ».

Rien ne vit ni ne progresse dans l'immobilité. Toutes les écoles périclitent par leurs disciples quand ceux-ci ne sont plus que des ouvriers maladroits et sans imagination. Le Parnasse commençait à se figer dans des vers artificiels ; le Naturalisme se vulgarisait dans l'exploitation des sujets les plus bas. La réaction qui se manifestait en France eut son écho chez nous,

un écho retentissant. Un Van Lerberghe domine toute l'école symboliste, qui trouva d'ailleurs son plus fervent moniteur dans une revue liégeoise, « La Wallonie ». La création du « Coq Rouge », quand elle se produisit, n'était plus qu'un geste qui marquait la dispersion d'une famille. Quelle que soit cependant la route que chacun de ses membres suivra désormais, il gardera la marque de ses origines et sera toujours, par sa compréhension de la littérature, un « Jeune Belgique ». La revue de Waller ne s'était pas contentée de soutenir et de défendre des théories ; elle avait créé un milieu et une atmosphère ; elle avait élevé la littérature à la hauteur d'une religion.

Tous la pratiquèrent toujours comme de vrais prêtres. Aucun d'eux ne sacrifia jamais à rien de mesquin. Nul d'entre eux ne pactisa jamais avec sa

conscience. Ni l'argent, ni les honneurs ne les détournèrent jamais de leur voie. Plusieurs eurent la vie dure. Quelques-uns connurent la misère. Mais tous restèrent obstinément fidèles à l'idéal de leur jeunesse. Une fois leur personnalité conquise, ils construisirent tous leur œuvre avec la même conscience, la même foi et la même ardeur et un Giraud ou un Severin, retransché dans son ermitage, reste aussi grand qu'un Verhaeren, qui connut, lui, la popularité. A un pays qui, généralement, les méconnaissait, ils donnèrent le « Mort » et le « Mâle », la « Route d'Émeraude », le « Cycle patibulaire », « Bruges la Morte », « Un Chant dans l'Ombre », la « Damnation de l'Artiste », la « Guirlande des Dieux », « Les Rimes de joie », la « Chanson d'Ève », « Dominical », les « Forces tumultueuses », toute une

splendide série d'œuvres que le temps a respectées, que le temps a consacrées, que le temps a grandies, qu'on traduit à l'étranger, qu'on étudie à l'étranger comme une branche nouvelle de la littérature française, qu'on lit à l'étranger souvent, hélas ! plus que chez nous.

Cette belle phalange d'écrivains a ajouté à la Belgique une parure qui lui manquait et sans laquelle un peuple ne fait jamais qu'une médiocre figure dans le monde. Grâce à eux, nous ne sommes plus seulement un pays de peintres. Jadis, quand un étranger voulait montrer qu'il connaissait de la Belgique autre chose que sa situation géographique, son commerce ou son industrie, il citait Rubens. Aujourd'hui, c'est d'abord le nom de Verhaeren qui lui vient aux lèvres.

Cette œuvre multiple et grandiose, où toutes les nuances de l'âme de notre

pays se reflètent, c'est surtout à la « Jeune Belgique » que nous le devons, aux principes qu'elle a proclamés et défendus, aux idées qu'elle a semées, à l'émulation qu'elle a suscitée, aux luttes et aux réactions qu'elle a provoquées, à la vie ardente qu'elle s'est imposée, à la conception noble et haute qu'elle a eue de la littérature.

L'Association des Ecrivains belges a pensé que le cinquantenaire d'une revue qui avait joué un tel rôle dans la Renaissance de nos lettres, qui avait imprégné celles-ci au point de se confondre avec elles et de couvrir de son nom toute la génération d'écrivains dont elle fut la contemporaine, devait être célébré avec éclat comme un grand événement patriotique. Elle remercie ceux qui l'y ont aidée. Elle remercie la Société des Gens de Lettres de France qui a tenu à se faire représenter par-

mi nous par un de ses anciens vice-présidents, M. Le Mouël, président de la Société des Poètes français. Elle remercie M. Valère Gille qui nous a fait une magnifique conférence. Elle remercie Mme Ève Francis, Mme Laure Bergé, M. Maurice Gilbert, qui nous ont apporté le concours de leur grand talent. Elle remercie particulièrement le Ministre des Sciences et des Arts, sans la généreuse intervention duquel notre manifestation n'aurait pas eu l'ampleur que nous avons pu lui donner. Je les remercie et je bois à eux, comme je bois à tous ceux qui se sont associés aujourd'hui à notre hommage et à qui nous devons un puissant réconfort de sympathie et d'encouragement.





le Thyrsé

REVUE MENSUELLE
DE LITTÉRATURE ET D'ART
Fondée le 1^{er} mai 1899

BRUXELLES

Direction : LÉOPOLD ROSY, 104, avenue Montjoie
(Uccle 3 - Téléphone 44.03.71)

Abonnement Semestriel : **17.50 Frs.**

Imprimé en Belgique